Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

115 | 2008

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2006-2007)

Ethnologie religieuse de l'Europe

Giordana Charuty

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/101>

DOI : 10.4000/asr.101

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 285-290

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Giordana Charuty, « Ethnologie religieuse de l'Europe », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 115 | 2008, mis en ligne le 22 octobre 2008, consulté le 09 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/101> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.101>

Tous droits réservés : EPHE

Ethnologie religieuse de l'Europe

I. Les traitements du biographique en histoire de l'anthropologie

Durant ces deux années, nous avons poursuivi l'enquête sur les modalités d'une histoire anthropologique de l'anthropologie à partir du parcours de formation de l'anthropologue italien Ernesto De Martino, reconstitué comme étude de cas. Nous étions partis de la constatation suivante : on assiste depuis quinze ans, dans la péninsule italienne, à une multiplicité d'entreprises, scientifiques et culturelles, universitaires et extra-universitaires, qui ont pris le savant pour figure tutélaire, voire pour objet exclusif de leurs activités.

La fabrique culturelle, qui équivaut à une patrimonialisation de l'œuvre, investit d'une gamme hétéroclite de valeurs la figure identificatrice de De Martino, tantôt déméridionalisé pour servir de référence à un usage généralisé de l'histoire orale, tantôt reméridionalisé à travers une inversion symbolique de la *taranta*, pour authentifier une nouvelle identité de territoire et un nouvel imaginaire du Sud. La transformation de l'ethnologie démartinienne en bien culturel pour accompagner la renommée anthropologique de la Basilicate et de sa capitale régionale, Matera, est désormais à l'œuvre : à l'automne 2006, le registre du voyage littéraire est venu compléter la panoplie de formes de traditionnalisation d'usages rituels, d'abord fixée dans le Salento, pour conjoindre les intérêts du tourisme culturel et ceux des intellectuels et des ethnologues, locaux et nationaux. Pour se différencier d'un « néo-tarentisme » assimilé à une danse ethnique, la manifestation – *Balla coi libri, Danse avec les livres* – proposait, notamment, un voyage dans le tarentisme du xvi^e au xx^e siècle, guidé par la lecture des textes médicaux et des récits ethnographiques dans l'église de S. Piero Baresano, alternant avec des concerts de « folk contemporain », la récitation de la chronique de Carlo Levi et des poèmes de Rocco Scotellaro pour faire advenir '*A terra d'u ricorde*, « La Terre de la mémoire », appelée à substituer « La Terre du remords ». En somme, il s'agissait de faire cohabiter, pour les réconcilier, des figures emblématiques de savants et d'écrivains qui ont alimenté des polémiques, fait l'objet d'activités historiographiques séparées et ont constitué des ressources culturelles disjointes ; d'associer des entreprises économiques et scientifiques, des générations d'intellectuels, des langages expressifs hétérogènes avec pour fil conducteur, non plus le remords des années 50, mais une mémoire pacifiée.

Plus conflictuelle apparaît la construction, par les milieux académiques, d'une référence partagée susceptible d'assurer la cohésion d'une multiplicité d'institutions et de savoirs. Au milieu des années 1970, les anthropologues italiens inscrivaient De Martino dans l'histoire nationale de la discipline en réactivant des débats idéologiques analogues à ceux qui avaient marqué la mobilisation culturelle des années 50. Dix ans plus tard, une approche plus distanciée a produit les premières études sur la genèse des conceptualisations empruntées à la philosophie, à l'histoire des religions, à la médecine ainsi que la première reconstitution des techniques d'enquête de terrain. Depuis le milieu des années 1990, l'exploitation de plusieurs archives scientifiques a permis, outre la publication des carnets de terrain des premières enquêtes collectives, une meilleure connaissance de la pratique ethnographique, la réévaluation de fonctions éditoriales ainsi que la mise en évidence de l'importance intellectuelle de liens de parenté ou d'amitié avec des figures controversées de la vie savante et politique. Enfin, en même temps que tous les ouvrages sont réédités avec de nouvelles préfaces, chez les grands éditeurs, les philosophes se sont, à leur tour, engagés dans un travail exégétique. Alors que, de son vivant, De Martino n'a jamais exercé un véritable pouvoir institutionnel, on peut cartographier précisément les espaces – géographiques et sociaux – de ces affinités ou de ces concurrences – entre philosophes, historiens des religions, antiquisants, ethnologues, médecins universitaires – à travers lesquelles l'anthropologie comme savoir unificateur cherche, à nouveau, son identité : le De Martino de Pise n'est pas celui de Rome ou de Naples, le De Martino de Florence n'a que peu à voir avec celui de Lecce.

Outil précieux pour reconnaître, dans le temps d'une vie, la diversité des champs d'activité et des liens intellectuels, cette accumulation de travaux soulève, avec encore plus d'acuité, la question de la pertinence et de la spécificité d'un point de vue biographique pour faire communiquer des identités disjointes. De plus, le chercheur qui déclare s'engager dans un travail biographique n'a nullement à faire au passé. Il ne peut s'abstraire de cette effervescence et de ces passions compliquées, comme c'est souvent le cas, par les problèmes de droit de propriété intellectuelle qui, tour à tour, lui ouvrent et lui ferment l'accès aux traces matérielles d'une existence, à l'évocation mémorielle, aux diverses archives rassemblées par chaque cercle. Plus que la métaphore de l'enquête policière souvent invoquée, c'est plutôt une forme singulière de logique sorcellaire qu'il faut décrire, à travers les jeux subtils de pouvoir qui tendent, implicitement, à faire du chercheur le scribe – tour à tour autorisé ou récusé – d'un *récit collectif*, en concurrence avec d'autres récits collectifs, pour construire une figure d'exemplarité. Conserver une position d'ethnographe pour faire d'une enquête biographique une contribution expérimentale à une histoire anthropologique de l'anthropologie : tel est l'enjeu de phases successives d'immersion dans et de mise à distance d'une fonction sociale de « biographe ».

Nous avons d'abord défini les conditions pour écouter la plainte inscrite dans un fragment de récit autobiographique inédit : « Les médecins ont mis mon corps en pièces, les critiques n'ont considéré que quelques aspects de

mon âme : les philosophes la méthodologie, les ethnologues l'ethnologie, les politiciens la politique, là aussi par fragments et morceaux. [...] J'espère qu'un critique futur [...] ». Il s'agit de s'installer au centre d'une crise généralisée qui touche tous les pans de l'existence pour décrire, en deçà de tout jugement normatif, la positivité d'expériences en dépliant les condensations de sens contenues dans des détails, des expressions surprenantes, des liens sociaux effacés qui participent en Italie d'un sens commun historiographique ou qui font partie du savoir propre à chaque cercle d'études, mais qui suscitent l'embarras lorsqu'on est étranger à cette proximité culturelle. Cela conduit à reconstruire des relations de parenté, des activités et des convictions passées avec le maximum de rigueur chronologique, pour remplir les silences et les blancs des récits demartinien : ceux de sa propre mémoire comme ceux de la mémoire historique que reconduisent les études érudites. Ce parti-pris, lié à la fréquentation d'archives peu explorées, implique des changements de contextualisation de documents connus ou inédits et l'adoption d'une posture rigoureuse d'ethnographe face aux multiples traces écrites d'une existence.

De Martino n'a cessé d'évoquer, sous diverses formes, la tension difficile à résoudre entre le savant et le militant, tension que l'on rapporte, habituellement, aux années de l'après-guerre lorsqu'il assume une fonction d'intellectuel public qui intervient dans tous les grands débats du moment. L'enquête rétrospective invite à découvrir la forme initiale dans laquelle celui qui s'est voulu un anthropologue moderne a, personnellement, vécu et pensé des bouleversements historiques assimilés à une crise de la civilisation européenne et les engagements existentiels qu'il s'est efforcé d'assumer. Croire au « fascisme-religion » : les ethnologues ont oublié le poids de cette expérience dans la formation de celui qui, à la suite de Marcel Mauss, leur a pourtant appris à reconnaître l'historicité de la personne mais, pour la restituer, il faut désingulariser le jeune De Martino pour le considérer, d'abord, comme un acteur social ordinaire. Pour ce faire, le biographe anthropologue ne saurait se contenter d'être un historien positiviste : les « faits », les déclarations et les jugements documentés par quelques dossiers de l'Éducation nationale, de l'armée ou de la police politique ne prennent sens dans une vie que si on peut les élaborer dans une interprétation. D'autre part, l'accès aux « papiers privés » n'est pas l'inventaire des cartons d'un dépôt d'archives. Il nécessite un travail d'écoute et d'implication relationnelle analogue à celui que l'ethnographe met en œuvre avec chacun de ses interlocuteurs, pour rendre possible l'évocation d'un passé toujours actif dans le présent. L'enquête a permis de contraster le parcours singulier que De Martino accomplit entre vingt et trente ans, avec d'autres parcours possibles.

Dans un second temps, il s'agissait, au contraire, de restituer pleinement à l'anthropologue son statut d'auteur d'une œuvre particulièrement complexe, non pour retracer la genèse des idées qui sous-tendent cette forme d'anthropologie ni, seulement, les cercles de sociabilité professionnelle, politique, culturelle que le chercheur a traversés ou créés mais, en deçà de ce que l'on désigne habituellement comme le moment de la reconnaissance académique et de

la maturité scientifique, les lieux et les temps d'apprentissage de toutes ces compétences relationnelles, techniques et érudites qui *font* un anthropologue moderne.

La rupture que De Martino introduit dans le champ de l'anthropologie européenne est, d'abord, le fait d'un singulier parcours d'apprentissage en autodidacte, qui se choisit une succession d'« initiateurs » le plus souvent illégitimes, du point de vue académique. Ce qui nous oblige à repenser nos manières d'écrire l'histoire de la discipline. Nous avons lu les diverses correspondances, inédites ou très partiellement publiées, non pour en extraire des données factuelles à recomposer dans une histoire des « influences » entre maîtres et disciples, mais en tenant pour acquis que la relation épistolaire est une pratique sociale de construction de soi commune aux lettrés de ce temps, dont la description ethnographique exige que l'on se situe dans l'espace relationnel spécifiquement construit par l'écriture. Par une décision identique de méthode, nous avons parcouru quelques archives (celles de Vittorio Macchioro à Trieste) en suspendant, provisoirement, les critères savants de classement qui distinguent des correspondances privées et des correspondances scientifiques, des genres d'écriture intime, fictionnelle, savante, pour restituer la prégnance de ces langues familiales dont Nathalie Ginzburg a si bien su reconstituer le lexique. S'agissant, enfin, des archives constituées par De Martino de son vivant, elles sont le laboratoire d'un savant qui ne cesse d'écrire pour penser. En considérant les traces de cette autoformation et les premiers programmes de recherche mis en chantier nous avons accordé autant d'attention aux notes de lecture et aux enquêtes qui tournent cours qu'aux premières œuvres publiées, non pour reconstruire la genèse d'idées, mais pour décrire les manières imprévisibles d'acquérir cette fameuse compétence définie, depuis Malinowski, par l'expression : « expérience de terrain ».

Reconstituer ce fragment de trajectoire biographique conduit, à l'évidence, à modifier l'histoire, jusque-là admise, de la naissance de l'anthropologie démartinienne. Au vu de l'immense formation que le jeune chercheur s'est inventée, à partir de l'univers intellectuel dominant dans les années 30 dans la péninsule italienne, il n'est plus possible d'inscrire exclusivement la genèse de son œuvre dans la filiation d'une école italienne d'histoire des religions, que dominerait la figure du comparatiste Pettazzoni. Tout comme les étudiants qui, à Oxford ou à Cambridge, recevaient pour conseil de mettre la distance exotique entre eux et leur premier terrain, De Martino compose avec la cartographie locale des provinces du savoir, la faiblesse structurelle des sciences sociales et les compétences disponibles, pour se donner, par livres interposés, une double formation théorique et pratique.

Les questions qui le retiennent déplacent, dans le registre d'une connaissance qui doit répondre aux exigences de scientificité, d'intenses investissements intellectuels et existentiels, d'abord revendiqués puis effacés par l'auteur. Rétablir leur réalité empirique nous a conduits à concentrer notre attention sur les années d'avant-guerre les moins familières au public francophone, pour restituer tous les effets de sens de l'expérience intime que De Martino possède

du fascisme-religion. Seulement ainsi se comprend la valeur de renversement structural du second moment d'engagement politico-culturel qui le fait passer, au lendemain de la Seconde Guerre, d'un programme de « religion civile » à un programme de « folklore progressiste ».

D'autre part, par ses relations de parenté et par l'étonnement intellectuel qu'elles ont nourri, il faut désormais ajouter aux lieux du voyage mental dont ses livres ont gardé la mémoire, deux autres altérités culturelles – la juive, l'indienne – que rien ne laissait présager. En ce moment historique où elles deviennent une expérience sensible et un objet de pensée pour De Martino, elles ont en commun de placer dramatiquement en leur centre la question du devenir de la religion dans la construction d'identités modernes. C'est d'abord sous la forme d'une écriture romanesque que le futur anthropologue a pensé ces questions en posant, à travers l'expérience biographique de l'archéologue et historien des religions Vittorio Macchioro, la dimension religieuse de l'antisémitisme italien.

Enfin, nous avons poursuivi notre enquête en explorant une des figures d'identification disponibles pour assumer la fonction d'anthropologue moderne. Comme l'artiste, celui-ci, dès lors qu'il n'est pas un héritier de la reproduction universitaire, doit se donner un modèle d'identification : parmi les modèles disponibles, celui de *chaman inverse* a marqué, au lendemain de la seconde Guerre, le moment néo-réaliste de l'ethnologie italienne qui le fait passer d'une position d'expert religieux à celui d'expert culturel. Ce moment se caractérise par les contributions que De Martino a données aux débats sur la responsabilité politique du créateur et sur l'irruption du « peuple » en littérature, au théâtre ou au cinéma et par une multiplicité de projets culturels qu'il a, un temps, cherché à faire exister. Elles impliquent de suspendre la hiérarchisation entre le politique, le social, le culturel dans les objets construits et de défaire la spécialisation des lieux de leur restitution fragmentaire par l'image et l'écriture – grands quotidiens, presse interne de partis politiques, revues culturelles pour différents publics, magazines populaires – pour brancher la différence ethnographique sur la vie quotidienne. La composition si singulière des textes demartiniens des années 1949-1952 assume, délibérément, la rupture avec la langue académique pour une composition expressive qui se veut la forme nécessaire d'un rêve de démocratie directe.

II. Mémoire culturelle et requalification patrimoniale

À la suite des conférences données en 2006, comme directeur d'études invité, par Berardino Palumbo sur les formes de patrimonialisation du religieux en Sicile orientale, la seconde conférence a été consacrée à l'analyse des mises en mémoire culturelle, à travers plusieurs dossiers italiens et français : le travail d'enquête sociale et de valorisation esthétique d'une architecturale régionale entrepris par le mouvement *Comunità*, en Italie, au lendemain de la seconde Guerre ; à l'inverse, l'échec des dispositifs de mobilisation collective à travers le cas du collectif *garamonpatrimoine* engagé, en France, dans la requalification

culturelle d'une partie des objets, des savoir-faire, des personnes au sein de l'Imprimerie Nationale. Plus qu'un rite funéraire, comme dans le cas de l'écomusée du Creusot, nous faisons l'hypothèse qu'à la différence de toutes les actions destinées à faire reconnaître une continuité culturelle entre les anciens savoirs typographiques et les nouveaux métiers de l'écriture numérique, qui mobilisent les milieux professionnels à travers la transmission d'une histoire et d'un légendaire de l'imprimerie, le collectif a plutôt incarné les fonctions normatives dévolues à l'ancienne institution étatique.

Le séminaire a accueilli, à deux reprises, le cinéaste italien Gabriele Palmieri qui nous a présenté les conditions de réalisation de trois films, très novateurs, sur le pèlerinage urbain au sanctuaire de la Madonna dell'Arco (Campanie) : *I Battenti* (1967, 1977) et sur la biographie collective de Rocco Scotellaro : *L'Uva Puttanella* (1976). Nous avons, d'autre part, écouté et discuté les exposés d'Anouk Cohen, de Claude Grin, d'Yves Cochenec, d'Emma Gobin.